

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *l'Escadron volant de la Reine*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. d'Ennery et Brésil, musique de M. Henry Litolf.

Un homme petit, osseux, singulier; un front énorme et dénudé; des cheveux blancs emmêlés, et qui s'envolent derrière la tête; des yeux perçants embusqués dans une arcade profonde, sous des sourcils épais; une figure nerveuse, une allure agitée, un ensemble de traits qui fait penser à quelque Beethoven fantôme: voilà exactement M. Henry Litolf. Sa vie, déjà longue, a été féconde en aventures de toute sorte. Il a connue l'acclamation passionnée des foules et les amertumes de l'oubli qui se fait.

Grand-pianiste, accepté partout comme l'émule de Rubinstein, compositeur habile et d'une verve ardente, on l'a vu s'écarter de son chemin, s'improviser éditeur, revenir à l'art par le sentier de l'opérette, s'attarder à conduire des orchestres de café-concert. On sont les concertos et les symphonies d'autan? On sont les rêves de jeunesse? Tout cela s'en est allé au pays des lunes éteintes et des feuilles séchées.

L'artiste maintenant aborde l'Opéra-Comique. Nous venons d'entendre les trois actes qu'il a écrits en collaboration de MM. d'Ennery et Brésil. Cet ouvrage est, malheureusement, de ceux dont il ne faut pas parler longtemps. Poème pauvre et compliqué où le musicien ne trouve pas son compte. Musique où la redondance des formules remplace les idées, et où le souvenir de Meyerbeer est partout, sans que l'ancienne originalité de M. Litolf perce nulle part. L'orchestre lui-même est sans variété, sans unité, sans couleur.

Je dois, en quatre mots, donner le résumé de la pièce. Nous sommes au temps de la minorité de Charles IX, à l'heure la plus vive des querelles, des Guise et de Catherine de Médicis! Les Guise n'ont qu'un souci: faire enlever le Roi et le dérober à l'influence de la Reine. Par contre, la Reine se garde et prétend pénétrer les secrets de ses ennemis. Elle a transformé ses dames d'honneur en *escadron volant* de belles espionnes. L'amour, la coquetterie, sont les armes de ces jeunes traîtresses dévouées, avant tout, à Catherine, et liées à elle par le mystère des intrigues et la promesse de mille faveurs.

Voici que deux gentilshommes bretons du parti de Guise, MM. de Trémario et de Penhoé, se présentent à la Cour. On leur fait le meilleur accueil du monde: ne faut-il pas se ménager, par des bienveillances, l'accès de leur esprit et de leur cœur? Bientôt ils sont rejoints par un hobereau bourguignon du nom de Valperdu, dans lequel ils veulent absolument reconnaître un certain baron de Croix-Mare, affilié à leur conspiration guisarde. Ce Valperdu n'est qu'un sot, qui traverse sans y rien comprendre les situations les plus tendues, et qui, du premier coup, s'éprend de la jolie Corisandre, l'une des lieutenantes les plus spirituelles du fameux escadron volant.

Et Trémario? Et Penhoé? Oh! n'ayez crainte: ils ne tarderont guère à suivre l'exemple du gros Bourguignon dont ils rient. Penhoé s'affole d'une Dalmate au service de la Reine, que tout le monde croit sourde et muette, et qui est simplement la plus délicieuse créature de l'univers. A son tour, Trémario tombe dans les rets de la charmante Thibé de Montefiori. La sombre Catherine saura bientôt le secret de ses adversaires. L'escadron volant le saura bien découvrir.

Oui, mais on n'a pas prévu les effets de cette passion, féconde en surprises, appelée l'Amour. Penhoé adore la Dalmate Gina; croiriez-vous que Gina se met à adorer Penhoé? Trémario est fou de Thibé; voilà que Thibé ne jure plus que par Trémario. Corisandre elle-même — la railleuse Corisandre — prend goût à Valperdu. Du diable si l'on dit maintenant la vérité à la Reine. On est amoureux ou on ne l'est pas. Il paraît que l'escadron n'était pas à l'abri du petit dieu chanté par les poètes.

Tout irait à merveille et comme dans le meilleur des mondes, s'il ne survenait quelques malentendus pour tout aggraver à souhait. Ainsi, les deux Bretons s'aperçoivent tout d'un coup que le Bourguignon n'est pas du tout Croix-Mare et ils lui en veulent de la méprise comme si l'honnête rustre avait rien saisi de leurs menées. Thibé éprouve le besoin de se jeter aux pieds de Trémario et de lui confesser qu'elle a voulu le trahir, qu'elle l'a trahi même, mais qu'elle n'aime à présent que lui. Il y a, de la sorte, au milieu de la forêt de Saint-Germain et durant une chasse, une série d'explications, de marches et de contremarches, qui se donnent des airs de grand mouvement et qui n'ont, à vrai dire, ni grand intérêt ni grande couleur. Comme de juste, on n'enlève pas le Roi; l'avantage reste à Catherine de Médicis et tout finit naturellement par d'heureux mariages.

Que l'intrigue soit conduite adroitement, je n'y contredis pas. Personne n'ignore que M. d'Ennery est un habile con-

ducteur d'intrigues. Est-elle conduite musicalement? C'est autre chose. Tout est trop long et trop court; pas une situation n'est lyriquement présentée; pas un personnage n'a vraiment un caractère; pas un sentiment n'est franchement déduit. Les trois actes se passent à tourner sans fantaisie autour d'une idée qui eût exigé la plus grande dépense de caprice, de gaieté, de verve tranchée et de passion.

M. Litolf aurait cependant pu tirer son épingle du jeu beaucoup mieux qu'il n'a fait. S'est-il imaginé qu'il renouvellerait la forme de l'opéra-comique en se souvenant constamment des *Huguenots* et en prodiguant et enflant les récitatifs? En ce cas, il s'est trompé. Sa partition a tour à tour des allures de grand-opéra suranné, d'opéra comique prétentieux et d'opérette. Le salut de Trémario et de Penhoé à la Reine, au premier acte, rappelle le serment de Raoul et de ses compagnons au deuxième acte des *Huguenots*. Le chœur des femmes lutinant Valperdu et lutinées par lui, au lever du rideau du second acte, rentre dans le cadre d'une grossière opérette. Ça et là, nous trouvons des airs, des couplets, des ensembles qu'on oserait presque appeler « de facture ». Rien de plus pauvre que les épisodes de la chasse. Point de nouveauté dans l'invention. Point de grâce dans la disposition. On applaudit de ci, de là; il arrive même qu'on bisse quelques morceaux. Mais où est donc le musicien d'autrefois?

La pièce est très bien montée à l'Opéra-Comique. Mme Vaillant-Couturier s'y fait voir comédienne experte et bonne cantatrice; Mlle Chevalier a toujours ce grand entraînement qui la caractérise, ce qui ne l'empêche pas de très bien dire et de fort bien chanter; enfin, Mlle Degrandi, dans son rôle de Dalmate et de fausse muette, a déployé une grâce infinie. Du côté des chanteurs, il faut louer M. Soula Croix, admirablement en voix; M. Fugère, agréablement en verve, et le ténor Dupuy, qui prend de l'action sur le public. Les costumes sont beaux, les décors charmants, et l'orchestre excellent comme à l'ordinaire sous le bâton de M. Danbé. Avec les efforts nécessités par la mise à la scène de cette œuvre, hélas! inutile, quelle belle représentation on nous eût offerte du *Benvenuto Cellini*, de Berlioz, que nous ignorons en France et qui se joue par toute l'Allemagne, triomphalement!

FOURCAUD

La Soirée Parisienne

L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE
DÉBUT DE M^{me} DARCLEE

Combien y a-t-il de temps que *l'Escadron volant de la Reine* a été écrit par MM. d'Ennery et Brésil et mis en musique par M. Henry Litolf? Personne ne le sait plus. Tous ceux qui connaissent les auteurs à l'époque de cette collaboration sont morts depuis longtemps. Seul, M. Chevreul pourrait peut-être donner quelques renseignements utiles sur ce sujet, mais on sait qu'il n'est pas permis de le déranger.

S'il faut en croire la légende, MM. d'Ennery et Brésil auraient trouvé le sujet de leur pièce vers 1789 en jouant aux filles. Le liyet fut confié à M. Litolf, alors en nourrice, pendant la Terreur. Sous le Consulat, tout était terminé et l'œuvre commune n'eut plus qu'à attendre un directeur de bonne volonté. On affirme que Napoléon I^{er} avait fini par s'intéresser à la partition et qu'il allait la faire monter à l'Opéra, lorsque arriva Waterloo. Sous Louis XVIII qui, on le sait, n'a jamais pu souffrir la musique de Litolf, il n'y avait rien à faire.

Charles X, quoique fort bien disposé, ne s'intéressa à la chose que trop tard, en 1830. De même pour Louis-Philippe, qui attendit 1848 avant de prendre un parti. Sous le second Empire, on trouva la pièce trop raide; M. Thiers déclara qu'il ne voulait pas qu'on fit des réclames aux rois de France, et aux reines non plus; M. Grévy s'opposa à la représentation, sous prétexte que d'Ennery jouait au billard. Enfin, M. Carnot monta sur le trône: il ne pouvait manquer d'encourager des auteurs qui avaient connu son grand-père; aussi il enjoignit à M. Paravey de monter *l'Escadron volant de la Reine* avec un grand luxe d'artistes, de costumes et de décors.

Telle est la légende. Je crois qu'on pourrait sans crainte la taxer de quelque exagération, mais les légendes qui ne sont pas exagérées deviennent de l'histoire, et alors elles sont ennuyeuses.

Quoiqu'il en soit, l'aimable directeur de l'Opéra-Comique a pris au sérieux la recommandation du souverain qui préside à nos destinées et à celles des carpes de Fontainebleau. Rien de plus joli que les trois décors représentant: 1^o le parc de Saint-Germain; avec vue du château; 2^o une salle dudit château; 3^o la terrasse dudit Saint-Germain. Pourtant, le décorateur a oublié la tour Eiffel, qu'on voit très bien de cette hauteur, quand il n'y a pas de brouillard.

Les costumes sont exquis et tout le monde me croira sur parole quand j'aurai ajouté qu'ils sont signés: Bianchini. C'est certainement ce que nous avons de mieux en fait de Charles IX. Les petits pages noir et blanc sont adorables. Adorables aussi les jeunes seigneurs et les jeunes dames qui dansent le ravissant passe-pied du deuxième acte; on l'a d'ailleurs bissé, ce passe-pied très joliment indiqué par Mlles Gastinati et Adèle André.

Mais c'est pour les principaux personnages que M. Bianchini a réservés plus jolis coups de crayon. Fugère en satin bleu, Soula Croix